



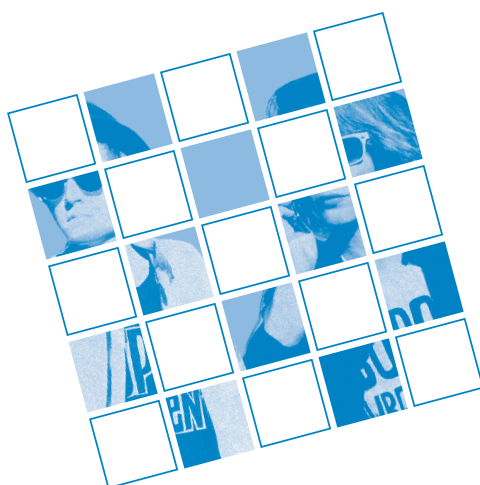
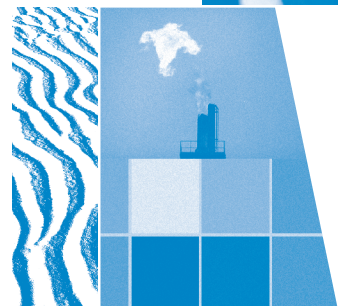
Festival Les Transversales

#96 / Izeddiou — Moulaka — Fattoumi & Lamoureux — Mar-Khalifé
Liddell — Rossel — Koutchoumov — Al Rashi — Lambert-wild & Malaguerra
Festival Cinéma du Réel, Paris — Generation After #3, Varsovie

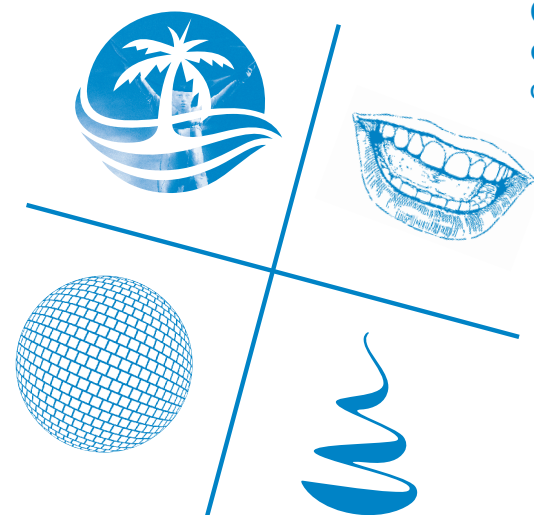


Le Grütli Centre Le Grütli de production Le Grütli et Le Grütli de diffusion Le Grütli des Arts vivants

10-13 avril
Quasi niente
Daria Deflorian et
Antonio Tagliarini



27 avril 27-29 juin
*Bibliothèque des projets
non achevés
ou simplement évoqués*
Céline Nidegger
et Bastien Semenzato
Cie SuperProd



21-25 mai
Out of the Box
Biennale
des Arts inclusifs

12-15 juin
Le Cogitoscope
Épisode_4
Vincent Coppey
et Jean-Louis
Johannides
Cie Fatum et Cie En dérouté



Général-Dufour 16
CH-1204 Genève
+41 (0)22 888 44 84
www.grutli.ch
Billetterie:
+41 (0)22 888 44 88
reservation@grutli.ch



8-19 mai
*Il n'aura qu'à dire que
tu l'as poussé dans l'escalier*
Raphaële Teicher
Cie RA de MA ré



17-29 mai
Mercredi 13
Diane Muller
Cie DianeM



8 juin
*Faire le Gilles –
séminaire sur le cinéma #4*
Robert Cantarella



25 juin
Comme à la maison
Promotion 2019
Teintureries



ÉDITO

C'EST PAR PEUR DE LA MORT QUE JE COURS LA STEPPE

Enkidu, personnification de l'Ennemi puis du Frère, force brute et primordiale qui surgit des tréfonds mythologiques mésopotamiens il y a quatre mille ans, est la figure archétypale du « soi-même comme un autre ». Il est cette part sauvage avec laquelle l'artiste gilgameshien pactise pour affirmer son action sur la matière. Il est le révélateur de l'ombre, le double avec lequel se construit une gémellité élective et spirituelle. Une dialectique manifestée, incarnée, impérieuse. Alors, sa mort tragique est un séisme. Un effondrement dont on ne se remet jamais. Mais de la faille irréductible qui en surgit, de sa douleur incommensurable, provient tout le reste : l'élan vital pour tenter de conformer le réel à son désir le plus intime et le plus pénétrant. Face à l'intensité de ce désir, le monde finit par ployer et céder. Et l'Œuvre – quelle que soit la transversalité de son expression – s'affirme dans toute son étendue magique, son prodigieux pouvoir d'arracher la beauté à la mort et de la répandre sur les steppes. Comme un écho à travers les siècles de l'épopée de Gilgamesh et d'Enkidu, l'amour est sa seule condition : car la beauté ne rend pas heureux celui qui la possède, mais celui qui l'aime.

La rédaction

SOMMAIRE

FOCUS PAGES 4-5

Taoufiq Izeddou : Botero en Orient
Zad Moulta : La Passion d'Enkidu (Gilgamesh Epopée)

REGARDS PAGES 6-7

Héla Fattoumi & Eric Lamoureux : Bnett Wasla
Bachar Mar-Khalifé : The Water Wheel
Mohamad Al Rashi : Chroniques d'une ville qu'on croit connaître

ZOOM SUISSE PAGE 8

Angélica Liddell : Una costilla sobre la mesa: madre
#carnet de création / Dorian Rossel : Laterna Magica
Natacha Koutchoumov : Summer Break

CRÉATION PAGE 10

Jean Lambert-wild & Lorenzo Malaguerra : Dom Juan

REPORTAGES PAGE 11

Festival Cinéma du Réel
Generation After #3, Varsovie



FESTIVAL LES TRANSVERSALES
THÉÂTRE JEAN VILAR DE VITRY-SUR-SEINE, DU 8 AU 18 AVRIL 2019

I/O Gazette n°96 — 08.04.2019

La gazette des festivals — www.iogazette.fr — Gratuit, ne peut être vendu.
I/O — 12 rue de Mirbel, 75005 Paris, FRANCE
SIRET n°81473614600014
Imprimerie Le Progrès, 93 avenue du Progrès, 69680 Chassieu

Directrice de la publication et rédactrice en chef :

Marie Sorbier marie.sorbier@iogazette.fr — 06 11 07 72 80

Rédacteur en chef adjoint et secrétaire général :

Mathias Daval mathias.daval@iogazette.fr — 06 07 28 00 46

Rédacteur en chef adjoint :

Jean-Christophe Brianchon jc.brianchon@iogazette.fr

Responsable publicité & partenariats :

Philippe Dinero philippe.dinero@iogazette.fr — 06 63 02 20 62

Conception de la maquette : Gala Collette

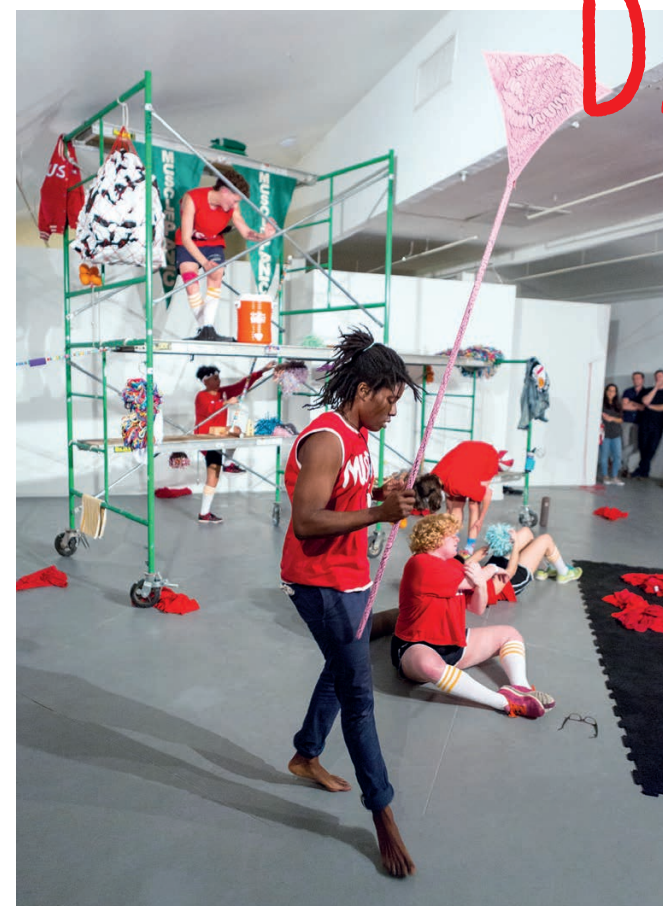
Ont contribué à ce numéro :

Sébastien Descours, Thomas Fontas, Victor Inisan, Noémie Regnaud, Lola Salem.

Photo de couverture : © Erwan Moree

LA FERME
DU BUISSON
CENTRE D'ART CONTEMPORAIN

PERFORMANCE
DAY #4
FESTIVAL
SAM 25 MAI 2019
DE 14H À MINUIT



Tery Arnold & Jane Zingale
Béatrice Balcou
Catalina Insignares & Carolina Mendoça
Hedwig Houben
Christophe Lemaitre
Hazel Meyer
Frédéric Nauczyciel et Lisa Revlon
Exposition collective Take Care

navettes aller et/ou retour gratuites
Paris Opéra Bastille <-> La Ferme du Buisson
RER A Noisiel
20 min de Paris Nation
15 min de Marne-la-Vallée Chessy

infos et réservations
lafermedubuisson.com
01 64 62 77 77

Les Transversales

BOTERO EN ORIENT

CHORÉGRAPHIE TAOUFIQ IZEDDIOU

THÉÂTRE JEAN VILAR (VITRY-SUR-SEINE), 12 AVRIL 20H
FESTIVAL DE MARSEILLE, 3 ET 4 JUILLET 2019

« Après "En alerte", le chorégraphe marocain Taoufiq Izeddou s'intéresse à ce qui sort de la normalité, à la singularité de corps "hors normes", à l'image des personnages tout en rondeur du peintre-sculpteur colombien Fernando Botero... »

GRANDIOSE IRRÉVÉRENCE

— par Noémie Regnaut —

Lorsque l'on pense au peintre Botero nous viennent immédiatement des images de personnages ronds et volumineux, peu conformes aux standards de beauté actuels. Celui-là même qui disait que « l'art est toujours une exagération » n'a cessé de glorifier d'autres formes de sensualité, conférant souvent une inquiétante étrangeté à ses modèles.

Inspiré par l'artiste colombien, Taoufiq Izeddou fait le pari de la rencontre entre des corps de danseurs aux formes rondes, loin des corps classiques de la danse contemporaine, et d'une musique aux sonorités orientales et africaines. Le chorégraphe marocain met ainsi en présence deux cultures distinctes, qui partagent pourtant dans leur rapport au corps une distance avec cette sensibilité occidentale qui voue un culte à la minceur depuis plus d'un siècle. Ce mélange des cultures aurait pu être quelque peu vertigineux si l'on s'en tenait au titre assez explicite de « Botero en Orient », qui nous

fait rapidement saisir l'argument initial du spectacle ; mais la chorégraphie s'émancipe tout autant des peintures colombiennes que du cliché des danses et musiques orientales. De Botero lui-même et de l'Orient, finalement, nous ne trouverons pas grand-chose hors des stéréotypes qu'on peut leur assigner, mais c'est tant mieux. Surgit alors, passé l'écume des références, un univers bercé aussi bien par des rythmes électroniques que par de la pop nostalgique américaine, habité par des personnages tour à tour en lutte avec eux-mêmes et dans la célébration de leur liberté de mouvement.

“

Chair qui tremble et s'assume

L'ambiance visuelle elle-même semble échapper à toute connotation comprise dans le titre ; parfois, quelque chose du surréalisme de Magritte ou des représentations fleuries de Frida Kahlo affleure au gré d'un costume ou

d'un éclairage. Les corps des danseurs semblent ainsi se déployer dans un univers intrinsèquement leur, en réalité bien loin des mentions culturelles auxquelles il aurait fallu les rattacher au premier abord ; des corps libres sortant de l'astreinte de la minceur et du lisse, qui nous font renouer avec une expressivité plus primaire et peut-être plus viscérale. Quelque chose de la transe s'installe dès lors, rythmé par une voix proférant des injonctions liées à la vie quotidienne, contre laquelle les danseurs ne cessent de combattre par une démonstration de chairs et de gestes qui s'extraient de toute régularité. La chair volumineuse qui tremble et s'assume au gré de la musique, jusqu'à devenir une matière à part entière, dont les métamorphoses et les variations semblent détachées du corps lui-même, voilà l'expérience forte que nous fait vivre « Botero en Orient » et qui renouvelle notre regard de manière inattendue.

FOCUS

Les Transversales

LA PASSION D'ENKIDU (GILGAMESH ÉPOPÉE)

MUSIQUE ZAD MOULTAKA

THÉÂTRE JEAN VILAR (VITRY-SUR-SEINE), 8 AVRIL 20H
CENTRE CULTUREL ONASSIS (ATHÈNES), 19 ET 20 AVRIL

« Zad Moulta - déjà compositeur de "Um", reçu au théâtre en 2016 - s'empare du mythe toujours renouvelé de Gilgamesh, s'entoure de musiciens et d'instruments grecs traditionnels, de percussions et de deux violes de gambe. »

ENVOÛTANTE ÉPOPÉE

— par Thomas Fontas —

Pour qui ne connaîtrait Zad Moulta - compositeur et plasticien libanais né en 1967 - qu'au travers de son passé pianistique, l'œuvre présentée ici semblera fort éloignée des langueurs fauréennes enregistrées jadis. Musique brute et même agressive autant que méditative ou mystique, cette « Épopée de Gilgamesh » s'appuie sur le texte éponyme, cantant les aventures de ce roi légendaire.

La correspondance avec le récit mésopotamien se révèle d'une importance si capitale que celui-ci défile durant toute l'exécution de la pièce sur un écran disposé au-dessus de la scène, participant ainsi grandement à sa compréhension. Composée d'un *instrumentarium* original réunissant huit musiciens autour de divers instruments traditionnels grecs et méditerranéens auxquels viennent s'ajouter deux violes de gambe et un important dispositif de percussions, l'œuvre illustre sans concession les différents épisodes de l'histoire. De fait, le rythme est ici d'une importance prédominante et, participant à l'atmosphère violemment invocatoire, l'écriture procède par larges blocs d'accords

féroces entrecoupés de mélodies entêtantes aux flûtes ou cymbalum. Afin de compléter cet effectif singulier, le compositeur confie par ailleurs à ses interprètes de nombreux passages vocaux, allant du simple effet de souffle au grognement en passant par le cri ou la récitation. L'ensemble revêt un caractère de simplicité primitive servant parfaitement le propos, encore renforcé par le jeu des nuances extrêmes - la musique flirtant souvent avec le silence.

“

Jeu des nuances extrêmes

Résolument étrangère à tout système harmonique, cette pièce s'affranchit également des modes occidentaux en usant volontiers de micro-intervalles propres aux échelles orientales ou antiques. On retrouve là quelque chose de cette âpreté naissant de la rencontre entre un art éminemment moderne et néanmoins imprégné de tout un monde lointain, culturellement comme géographiquement. Il serait difficile et sans doute parfaitement inutile de vouloir classer Zad Moulta dans une

quelconque école, celui-ci ayant développé un style n'appartenant qu'à lui-même, et dont on ressent ici l'influence du travail sur les musiques de film et les installations sonores. Il serait tout aussi vain de vouloir classer cette « Épopée de Gilgamesh » dans quelque genre que ce soit, sinon peut-être celui de la musique de scène, l'œuvre s'apparentant à un vaste opéra muet (moins lyrico-épique toutefois que la partition du Tchèque Bohuslav Martinu dans les années 1950), où les longs passages dépourvus de texte laissent tout loisir aux instruments d'incarner le souvenir des héros défunts. Ce sont ici les ballets d'une partition quasi verbale tant elle dépeint et exploite tout à la fois chaque contour de cet audacieux livret. Dans la quatrième tablette de l'épopée, Gilgamesh lui-même exhorte Enkidu : « Fais retentir ta voix comme un tambour ! [...] Ne pense qu'à la vie ! »



« O toi que j'aime », texte et mise en scène Fida Mohissen © Jean Sentis
Théâtre Jean Vilar de Vitry-sur-Seine, 14 avril à 16h

Les Transversales

BNETT WASLA

CHORÉGRAPHIE HÉLA FATTOUMI ET ÉRIC LAMOUREUX
THÉÂTRE JEAN VILAR (VITRY-SUR-SEINE), 18 AVRIL 20H
(Vu aux Rencontres de danse de Carthage, juin 2018)

« Créé en 1998, Wasla est un solo que les deux chorégraphes réinventent aujourd'hui pour quatre femmes, danseuses du jeune Ballet national tunisien. »

CE QUI RELIE LES FILLES

— par Marie Sorbier —

C'est il y a un an dans la nouvelle Cité de la culture de Tunis que le passage de relais a eu lieu. Ce n'est pas la première fois que le duo de chorégraphes Héla Fattoumi et Éric Lamoureux se consacre aux créations de leurs travaux de jeunesse, et il est toujours émouvant de recevoir en tant que spectateur ces œuvres du passé soudain réanimées par du sang neuf. L'idée de recréer le solo de Héla Fattoumi, « Wasla » (« ce qui relie »), présenté en 1998 à la Biennale de la danse de Lyon et qu'elle a elle-même dansé pendant des années, s'inscrit dans cette volonté de transmission d'une grammaire chorégraphique, un héritage du geste sensible généreusement redistribué. Cette pièce emblématique se voit alors transformée en quatuor avec des danseuses du jeune Ballet national tunisien et devient « Bnett Wasla » (« ce qui relie les filles »). Cet hymne à ce qui se love se charge alors d'un sens particulier. Les alcôves, témoins des premiers pas de la création

il y a vingt ans, sont toujours sur le plateau, enrobantes, rassurantes comme un cocon d'où il va s'agir de s'extirper. Mais rien de brusque dans les gestes, l'heure est à regarder ces corps de femmes onduler, longer les creux pour s'approprier l'espace, prendre conscience de leur environnement et glisser peu à peu du soliloque au collectif. Du plein au délié, ce n'est pas une démultiplication du même qui s'opère mais quatre entités distinctes qui ensemble prennent possession de leur espace et de leur identité. En dévoilant cette féminité douce et assumée, elles longent à loisir les recoins et semblent redécouvrir la sensualité des corps et des âmes. Un retour aux sources géographiques qui rimait joliment ce soir-là à Tunis avec une transmission presque maternelle, une porte ouverte à cette génération de danseuses qui se doit d'émerger. Ce sera à Vitry que le public français pourra à son tour s'inscrire dans cette chaîne chorégraphique qui traverse avec humanité les continents et les décennies.

Les Transversales

THE WATER WHEEL

MUSIQUE BACHAR MAR-KHALIFÉ
THÉÂTRE JEAN VILAR (VITRY-SUR-SEINE), 16 AVRIL 20H
LA PHILHARMONIE DE PARIS LES 10 ET 11 MAI 2019

« Enregistré en quartet, son nouvel album, "The Water Wheel", rend librement hommage à un musicien du monde : l'égyptien Hamza El Din, qui compta parmi ses fans Bob Dylan, Joan Baez ou Steve Reich. »

VERS LE SILENCE

— par Sébastien Descours —

Bachar Mar-Khalifé est un musicien intéressant en ceci qu'il cherche, cherche encore, explore et n'hésite pas à s'emparer d'icônes ultimes pour s'y colleter. Dans son album « The Water Wheel », il s'en prend à Hamza El Din. Gonflé. Hamza El Din est sûrement celui qui a su entendre le silence, le silence ultime, la musique du silence. Qui a taillé dans le rien, éradiqué l'inutile, le décoratif. Qui a envahi un imaginaire inatteignable avant lui. Qui l'a offert. Qui a offert à l'humain une compréhension différente de son rapport au réel, main tendue vers l'abandon du mot, de la décoration, du prévisible. Un monstre. Une exception. Alors, s'en prendre à lui ? Méfiance. Absolue. Hamza El Din est un trésor que ceux qui communient protègent à l'instar d'un Nusrat Fateh Ali Khan, une oasis et une fulgurance qu'il est hors de question d'approcher sans un respect absolu, religieux je vous dis, en ce sens qu'il touche au divin qui est en nous et dans l'univers qui s'ouvre à notre compréhension à son écoute. Le premier titre, « Greetings », est particulièrement mal choisi : au mieux de la muzak dorée dubaïote, renforcée par les images d'une séduction au rabais passée au mixer d'un occidentalisme racoleur. Au-delà de cette première impression, on recherchera donc d'autres titres : « El Hilwatu », remix avec Sama, se révèle puissant,

moins tétanisé par le désir de plaire à un nombre vulgaire, plus en recherche dans les limbes électroniques matinsés de ce silence de Hamza. On frémit. Y a-t-il une issue ? Dès lors, le jeu s'étend aux interviews, extraits de titres différents, réelle pulsion d'exploration exigeante. Oui, Bachar a une urgence en lui, oui, il essaie, souvent envahi par ses propres pulsions et contraint sûrement par les oukazes du marketing. Oui, il lui faut d'urgence se libérer, se plonger dans Giacometti, en enlever, toujours en enlever. Oui, il lui faut plus d'errance, de solitude, de désert, de rien. De l'ennui. Du temps infini qui s'allonge encore. Oublier une douleur que l'on perçoit en filigrane mais qui s'exprime trop à la mode développement personnel, ce qui n'intéresse que lui, pour tailler son talent, l'extraire de la gangue de facilité, de reconnaissance, de jets d'un aéroport à l'autre. Servir l'art plutôt que le succès. Et l'exigence, toujours plus d'exigence. Aller au plus près, à l'instar d'un « Beirut » d'Ibrahim Maalouf, qui ne laisse aucune place à autre chose que l'humilité de servir le réel, talent de conteur muet, intermédiaire entre le bruit et le silence. Avec curiosité donc, pour savoir quel chemin sera choisi in fine : le sentier du désert dans le mutisme du soleil, ou les autoroutes du commun bibelot doré ?

Les Transversales

CHRONIQUES
D'UNE VILLE
QU'ON CROIT
CONNAÎTRE

TEXTE WAEI KADOUR /
MISE EN SCÈNE MOHAMAD AL
RASHI ET WAEI KADOUR

THÉÂTRE JEAN VILAR (VITRY-
SUR-SEINE), 10 AVRIL 20H
(Vu à la Filature, Mulhouse, janvier 2019)

« Damas, été 2011. Alors qu'une révolution se met en marche dans tout le pays, une jeune femme se suicide. Quelle tragédie a-t-elle bien pu vivre pour finalement tourner le dos à tout ce qui se surgit autour d'elle ? »

— par Marie Sorbier —

Comment expliquer le suicide d'une jeune fille au moment où son pays se prépare à renaître à la vie ? Jamais la Syrie n'est évoquée explicitement dans cette pièce de Wael Kadour, mais c'est pourtant bien elle le personnage principal. Sans jamais se dévoiler, elle se devine dans les maux et les obsessions des protagonistes qui tentent de trouver un sens en reconstituant l'histoire de Nour. En entremêlant le deuil d'une mort qui semble inexplicable et les soubresauts d'une révolution tant attendue, Mohamad Al Rashi resserre l'intrigue entre les parpaings qui jonchent le sol. Ces blocs de béton dressent une architecture mouvante, grisaille oppressante qui délimite une certaine réalité et un territoire encore à conquérir. Les acteurs, tous généreux et investis, portent avec verve leur personnage et semblent partager avec eux leurs fardeaux et leurs rêves.

+ DE TRANSVERSALES

Ô TOI QUE J'AIME

TEXTE ET MISE EN SCÈNE FIDA MOHISSEN

« Une jeune réalisatrice de documentaires, Marie, et un metteur en scène, Ulysse, viennent en prison à la rencontre de détenus radicalisés. Ils décident de les faire travailler sur un spectacle autour de Jalaludine Rûmi, poète mystique du XIII^e siècle. »

THÉÂTRE JEAN VILAR (VITRY-SUR-SEINE),
14 AVRIL 16H



« Manta », chorégraphie Héla Fattoumi et Éric Lamoureux © Laurent Philippe
Théâtre Jean Vilar de Vitry-sur-Seine, 18 avril à 20h

IL NOUS FAUDRA CEPENDANT DÉFENDRE DES

UNA COSTILLA SOBRE LA MESA: MADRE

TEXTE ET MISE EN SCÈNE ANGÉLICA LIDDELL
THÉÂTRE DE VIDY-LAUSANNE / FESTIVAL PROGRAMME COMMUN

« Un requiem offert par une fille à sa mère, en retrouvant notamment des traditions issues de la région d'origine de sa mère, l'Estrémadure. »

— par Marie Sorbier —

« Nous sommes tous des morts. Prends ton drap et viens. Regarde. » Le deuil maternel semble paradoxalement apaiser Angélica. Pas uniquement sur la forme, plus resserrée et moins démonstrative, mais surtout sur son rapport au monde, qu'elle semble expulser avec plus de tripes que de hargne, drapée de cette douleur triste qui la fait glisser, grâce aux chants et aux litanies, de harpie à madone, de fille orpheline à femme sans fille. Ligotée volontaire à sa croix, elle devient repentie obscure tentant d'expulser par la bouche ce que jamais son ventre n'a su engendrer. Certes, ces métamorphoses et thématiques émaillent ses précédents spectacles, mais dans ce dernier opus, oratorio pour sa mère morte, elle accueille le pardon, le donne et se libère un peu de ses chaînes transgénérationnelles, même si elle doit alors « supporter l'amour qui fait plus de mal que cinquante ans de haine ». Pour cette oraison funèbre, elle s'accompagne

des fantômes nécessaires, des pèlerins et des reliques, mais surtout d'un magicien de la voix, oracle terrien qui parvient à convoquer les dieux par le vibrato surpuissant de ses cordes vocales. Chanteur de flamenco traditionnel, El Nino de Elche, que nous avions déjà entendu dans la cour d'honneur d'Avignon avec Israel Galvan, livre à ses côtés une performance hallucinante, degré ultime de la lamentation, dans une scène qui n'en finit pas de hurler les douleurs avec cette force tellurique capable d'ébranler le ciel. « L'Espagne met dans la religion la férocité naturelle de l'amour », écrivait Baudelaire. Et leur foi alors inébranlable transformera en mantra agissant ce verset de l'Évangile de Luc : « Retourne chez toi et raconte tout ce que Dieu a fait pour toi. » Il n'y a plus de foyer, plus de lieu refuge, et c'est par un retour aux origines (l'enfance, le ventre qui porte la vie, le pays natal) qu'Angélica Liddell, insupportable et fascinante, touche une nouvelle fois au sublime.

#carnet de création

LATERNA MAGICA
TEXTE INGMAR BERGMAN / MISE EN SCÈNE DORIAN ROSSEL
THÉÂTRE FORUM MEYRIN (GENÈVE) DU 30 AVRIL AU 4 MAI

« En entrecroisant souvenirs et fragments de l'œuvre, la compagnie de Dorian Rossel raconte les quêtes, les bonheurs et les traumas d'Ingmar Bergman. »

— par Lola Salem —

Sur les traces de sa vocation, « Laterna Magica » projette l'espace d'un confessionnal où Bergman se confronte au noyau dur de son être et de sa création. Les différents niveaux de narration qui entremêlent souvenirs épars, contexte historique ainsi que réflexions artistiques et spirituelles font de ces Mémoires tout à la fois une clé et un verrou à la compréhension de sa vie. Il semblait presque inévitable que la Cie STT, en quête d'une nouvelle grammaire théâtrale, s'attache ainsi à celui pour qui le cinéma représentait la recherche « d'une langue qui, littéralement, se parle d'âme à âme ». En arpentant les méandres du texte, Dorian Rossel se heurte aux résistances de l'œuvre et de son auteur sans chercher à en dissoudre la difficulté. Le metteur en scène évite le piège d'une glose inutile – un exercice sur lequel beaucoup de psychanalystes se sont déjà cassé les dents. C'est donc la sobriété qui triomphe et prend à bras-le-corps l'intellectualisme latent pour en recueillir la sève. Surtout, elle permet de braver les écueils de traduction médiumnique. Tandis que plane en permanence le spectre de l'image vidéo, Rossel ne cède pas à l'obsession postmoderne du surgissement de la caméra mais choisit plutôt de (re)modeller un véritable langage scénique. Au plateau, à la musique, à la technique,

chaque membre de l'équipe se transfigure, à la manière d'Ingmar, en « pêcheur de perles ». Chaque fil narratif est tissé avec patience. Les mailles entremêlent gestuelles ordonnées, jeux de lumière soignés et ponctuations musicales. Rappelant « Cris et chuchotements », cordes frappées et frottées font grésiller l'espace d'harmoniques. Ces infinitésimales madeleines de Proust nassent l'attention du spectateur jusqu'à ce que, enfin, une puissance venue des tréfonds éclate. Des signes purs triomphent temporairement, enrobés d'un mystère épais et rassurant. La réussite de l'adaptation tient à ce que l'œuvre parle du cinéaste suédois sans « faire du Bergman ». Il ne s'agit pas de réaliser l'histoire d'un personnage conteur de lui-même. La pièce est avant tout une mise en espace des processus mémoriel et créatif, émergeant des coutures du langage théâtral. En cela, Rossel reste fidèle au maître, que son métier, « pédante organisation de l'indicible », rendait soucieux de tenir à distance l'objet créé : « Je ne participe pas au drame, je le traduis, je le matérialise. » Sur scène, le procédé de la lanterne magique devient ainsi une métaphore à double-fond. La quête de l'être n'est qu'une ombre parmi d'autres ; elle affronte celle d'une recherche esthétique angoissée, effrénée, qui tremble d'une énergie vitale.

SUMMER BREAK

MISE EN SCÈNE
NATACHA KOUTCHOUMOV
THÉÂTRE DU LOUP (GENÈVE)

« Une jeune comédienne passe une audition pour le rôle d'Hermia dans "Le Songe d'une nuit d'été" de Shakespeare. Ce qui aurait dû être un rêve va rapidement virer au cauchemar. »

— par Marie Sorbier —

Scruter l'art du théâtre au théâtre est chose commune, et pourtant dans cette adaptation shakespearienne resserrée sur le quatuor amoureux du « Songe d'une nuit d'été » Natacha Koutchoumov dissèque avec une acuité nouvelle l'art de l'interprétation et sa mise en abyme. Et pour jouer sur le jeu avec autant de finesse, il faut que la distribution jouisse d'une gamme de nuances, de basculements et de distanciations virtuoses. Le public assiste à une répétition étrange organisée sous prétexte de casting où l'ombre dominatrice d'un donneur de ton semble mener la danse. Tous coincés derrière des cadres, microtès pour appuyer ce jeu télévisuel auquel on croit assister, ils tentent de s'approprier leurs personnages, qui ne manquent pourtant pas d'auteur. Pirandello est cependant bien présent, mais c'est plus du côté de « Se trouver » qu'il faut aller chercher les parallèles ; ici aussi, la confusion troublante entre acteur et personnage est au travail. Ce qui rend ce spectacle particulièrement intéressant, c'est la démonstration que le théâtre reste résolument cet art du faux qui accroche le réel bien plus intensément que le réel lui-même. Encore une fois, l'ensorcellement résout les dissonances. Le faux sang et les faux coups, les ruptures régulières des conventions avec cette perméabilité intermittente du quatrième mur, ces allers-retours vers ce metteur en scène invisible mais présent en permanence par les jeux de regard donnent une leçon non didactique sur les possibilités infinies de transformation qu'offrent les plateaux. On pourra s'interroger sur la pertinence du choix de maintenir jusqu'aux saluts une bande-son imposante et redondante avec la dramaturgie sans respiration – l'effet « comme au cinéma » ou la peur du silence ? –, mais le plaisir (parfois sadique) d'observer ces comédiens se débattre avec les rêves et les cauchemars d'un autre est un moment qui se savoure en esthète ; les passages du texte de Shakespeare livrés entre cris et chuchotements, les cerises sur le gâteau.

Z
30 avril
au 12 mai
2019
Adultes, ados,
dès 12 ans



© Carole Parodi

Épopée en musique au cœur des luttes sociales mexicaines

Rue Rodo 3 – 1205 Genève
Réservations :
T. + 41 (0)22 807 31 07
www.marionnettes.ch

Une production de Tête dans le sac-marionnettes (CH) en coproduction avec le Théâtre des Marionnettes de Genève (CH)

Théâtre des Marionnettes de Genève



Du 14 au 26
mai 2019

Opéra

Lessons in Love and Violence

George Benjamin

Un opéra résolument moderne, digne des meilleurs thrillers



Photographie: The Royal Opera House © Stephen Comiskey
©CHCS/Patrick Lorette Collection CHCS/ONP
Design: A&M Studio

Mise en scène
Katie Mitchell
Livret
Martin Crimp
Orchestre de l'Opéra de Lyon

OPERA de LYON
opera-lyon.com
04 69 85 54 54
f o t i



CRÉATION

DOM JUAN OU LE FESTIN DE PIERRE

MISE EN SCÈNE JEAN LAMBERT-WILD ET LORENZO MALAGUERRA
THÉÂTRE EDWIGE FEUILLÈRE (VESOUL), 8 AU 10 AVRIL 2019
LE RIVE GAUCHE (SAINT-ETIENNE DU ROUVRAY), 24 AVRIL 2019
(Vu au Théâtre de l'Union, Limoges, mars 2019)

« Une version du "Dom Juan" de Molière débridée où le rire tient une place insolite. »

LA PUNITION DU CIEL

— par Marie Sorbier —

On fréquente depuis quelques créations le clown blanc de Jean Lambert-wild, et quoi qu'il puisse générer comme réactions épidermiques, force est de constater qu'il se charge avec panache de nuances et d'épaisseurs au gré de ses appropriations.

Traversé par les figures mythiques dont il est constitué (Richard III ou Lucky dans « Godot »), il attrape ici celle de dom Juan et la modèle sous un jour résolument morbide malgré l'opulence et l'extravagance alentour. Les coupes dans le texte de Molière font jaillir la noirceur en recentrant l'intrigue sur le contrepoint troublant du valet et de son maître et la présence menaçante et libératrice du Commandeur. Nous voilà donc immergés dans un décor imposant de fête foraine, au cœur d'une maison hantée, sorte de palais décadent à la fantaisie colorée

inquiétante. Le trop-plein ne semble pas être une question, et il faut accepter d'être envahis – de sons, de lumières, de pirouettes... – pour accéder à cette farce et en saisir les enjeux souterrains. Enrober pour faire passer la pilule ? Car dans cette adaptation, c'est bien la mort le personnage principal, sublimée curieusement par un Sganarelle tout de squelette vêtu, désarmant de naïveté, pataud, encombré d'un corps qui semble démesuré, tout comme la moralité qu'il porte comme un fardeau et qu'il confronte sans filtre à la liberté effrayante de son maître.



Décor de fête foraine

Tout ici est affaire de poids ; des tapisseries d'Aubusson qui encadrent majestueusement l'intrigue, des fantômes qui s'invitent à la fête, du silence dramatiquement

absent, et de cette légèreté incarnée par ce héros en pyjama bondissant sur les escaliers en porcelaine de Limoges comme sur les lieux communs que l'on tente de lui infliger. Une lourdeur qui s'impose donc mais qui n'enlève rien à l'intérêt du risque. Le duo franco-suisse Lambert-wild et Malaguerra sculpte cette féerie grinçante avec des partis pris audacieux sans souci de correspondre à un goût de l'époque ; on y assume une direction d'acteur très expressive, une esthétique criarde, des chansons de cabaret et la lumière verte des trains fantômes. Si la scène est le lieu des expérimentations, saluons les tentatives de ceux qui s'y risquent, et tant pis pour l'agression momentanée de nos besoins d'espace et de nos standards esthétiques.



DÉSObÉIR

Julie Berès

« Elles font l'effet d'une bourrasque : elles ébouriffent, elles s'arrachent, elles se lâchent ; on s'esclaffe, on s'attache, jamais on ne se lasse. Quel vent de liberté souffle dans le théâtre lorsque ces quatre jeunes femmes entrent avec la détermination d'une tempête (...). » *I/O Gazette*

9 — 19 MAI
2019

THEATRE-PARIS-VILLETTE.FR

41^E CINÉMA DU RÉEL : SURVIE EN TERRITOIRE HOSTILE

— par Noémie Regnaud —

La 41^e édition du Cinéma du réel au Centre Pompidou, rassemblant des films documentaires venant d'horizons divers, a fait cette année la part belle aux luttes politiques et à la jeunesse, avec notamment la section « Front(s) populaire(s) » et la rétrospective consacrée au cinéaste américain Kevin Jerome Everson.

Si bien que nous pourrions dire de cette sélection « du réel », dont la ligne longe au plus près les bouleversements et sursauts de l'époque et l'actualité du monde, qu'elle nous initie à quelque chose qui s'apparenterait à la survie en territoire hostile. En partant de la guerre en Syrie filmée par les jeunes réalisateurs de « Still Recording », nous découvrons des films qui montrent la capacité inexorable de l'être humain à habiter des territoires abîmés, envers et contre tout. Le documentaire de Ghiath Alhaddad Ayoub et Saeed Al Batal, tourné à Douma (Ghouta orientale), documente la vie quotidienne de jeunes Syriens ayant rejoint l'armée des rebelles hostiles au régime de Bachar al-Assad. Au-delà des images d'actualité de la guerre en Syrie qui ont envahi les écrans du monde entier, « Still Recording » agit comme un témoignage vécu de l'intérieur par les deux réalisateurs, questionnant par l'image elle-même la nécessité de l'art en temps de guerre. Les deux jeunes réalisateurs syriens, en filmant les combats mais également la vie intime et quotidienne des rebelles, offrent une vision bien plus proche du « réel » que le ferait n'importe quel reportage d'actualité, avec tout ce

qu'il suppose de contradictoire et de divers : un sniper téléphone à sa mère tout en ajustant dans son viseur un opposant sur lequel il s'apprête à tirer ; un homme en survêtement se livre quotidiennement à son entraînement de foot au milieu des décombres ; on continue d'enregistrer des émissions de radio, de danser avec ses amis, de se faire des tatouages entre deux bombardements.



Ne rien céder au misérabilisme

Toute la force et la subtilité de ce documentaire réside dans le traitement de la mort et de ses multiples manifestations : omniprésente, celle-ci reste au bord du cadre ou toujours ramenée par fragments, comme si son morcellement était une manière d'en préserver l'importance, par opposition à un cinéma de fiction où la mort peut s'exhiber sans gravité. Des trainées de sang remplacent les cadavres, qui sont alors relégués au hors-champ lorsqu'ils sont présents dans la parole, ou au gros plan auquel on peut toujours raccrocher un semblant de vie. S'arrachant ainsi à l'obscène qui habite tout espace guerrier, en produisant des images qui s'y refusent tout en ne niant rien de l'horreur de la guerre, Ghiath Alhaddad Ayoub et Saeed Al Batal opèrent une extraordinaire réappropriation d'un réel qui ne peut que leur échapper et lui restituent une dignité. À cet égard, « Still Recording » apparaît comme le paradigme même du documentaire

permettant au spectateur d'appréhender une réalité étrangère souvent difficile mais qui ne cède en rien au misérabilisme.

On retrouve une intention similaire dans le beau « Hamada », d'Eloy Dominguez Seren (lauréat du prix Lorrain Ivens-Cnap), plongée au cœur de la vie d'un camp de réfugiés dans le Sahara occidental, pleine d'humour et de finesse malgré un environnement rude, ou encore dans « Taurunum Boy », de Dusan Grubin, qui nous fait voir le quotidien de jeunes supporters de foot serbes dans un quartier difficile de la banlieue de Belgrade. Dans ces deux documentaires, tout comme dans « Still Recording », partout la vie, qu'elle passe par les raps scandés à la sortie d'un petit stade un peu miteux réclamant plus de liberté et de possibilités d'avenir ou par les désirs d'émancipation de la jeune femme au centre de « Hamada », qui rêve de conduire une voiture pour aller faire des virées, « comme [ses] frères ». Partout la vie, donc, partout des manifestations d'espoir au cœur d'une misère sociale ou humaine qui nous rappelle l'aspect infiniment précieux de ce « cinéma du réel » : une manière de montrer que la débrouillardise, l'humour et l'art sont toujours autant de moyens de résistance à l'oppression politique et aux catastrophes individuelles et collectives.

Centre Pompidou, Paris,
du 15 au 24 mars 2019

REPORTAGES

GENERATION AFTER #3, VARSOVIE

— par Victor Inisan —

Le showcase « Generation After » faisait en mars sa 3^e édition, avec toujours le pari de présenter une génération polonaise relativement inconnue hors des frontières nationales : n'est-ce pas l'honnête promesse du sous-titré « Risky Projects » ?

Génération d'après donc, qui fait fond sur l'héritage, mêlé d'un contemporain particulièrement occidental et d'une théâtralité toute dressée par la tradition du théâtre polonais ; un partage logiquement programmatique de ses explorations artistiques. Pas moins de quatorze spectacles ont été présentés en trois jours dans six lieux (Nowy Teatr – théâtre organisateur –, TR Warszawa, Teatr Powszechny, Studiogaleria, Ujazdowski et Komuna Warszawa) ; nous en retiendrons deux ici. Premièrement, « The Polaks Explain the Future », pour l'admirable concept de la performance : sur la scène, deux frères et sœurs ridiculement accoutrés dispensent un DJ-set hallucinant sur le futur du monde. Le piano ne musicalisera en effet rien d'autre que des paroles de provenances diverses (personnalités comme quidams) qui sont autant de petites prophéties du réel – affichant par la même occasion le visage du parleur, dont le découpage vidéo type Paint retient difficilement le rire. Car les deux artistes mixant notre futur s'équipent d'un humour ciselé,

les mots se superposant jusqu'à devenir inintelligibles, tandis que l'habile création lumineuse technologique-co-cheap (rampes LED kitsch, motorisés au sol...) saupoudre d'ambiance concert nineties les pythies techno qui leur servent d'instruments. Il est presque dommage que ces « Polaks » (pratique nom de famille des acteurs) proposent des réponses à leur propre mix : partie forcément un peu plus faible tant le gag l'emporte sur le discours – car ils restent au fond bien muets de réflexion politique pour un late show si bavard. Pourrait-ce être autrement ? La prévision de notre futur se sera autosuffi dans ce qu'elle calcule d'eschatologie amusée.



Programmation risquée et audacieuse

Cependant, c'est tout particulièrement le work in progress « Extasis » (par ailleurs ébauché dans le cadre du programme français de la Cité internationale des arts) qui a retenu notre attention pour une raison qu'il est difficile d'évoquer sans enspoiler l'intérêt premier. Explorant l'obscur figure de la performeuse Maria Klassenberg – avant-gardiste polonaise méconnue dont le spectacle voudrait redorer le blason –, « Extasis » imite les codes du vernissage : un lieu légitime (un centre d'art), un éloge prestigieux (une chercheuse dithyrambique de Klassen-

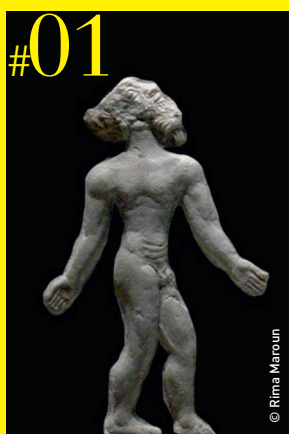
berg), les artistes eux-mêmes (Klassenberg – monstre blond qui restera quasi muet tout le spectacle – et sa fille)... Sans oublier l'installation : un dispositif vidéo underground qui termine d'évacuer toute théâtralité excessive. Voilà la (soi-disant) fille présentant les périodes artistiques de la (soi-disant) performeuse avec exemples documentés – mais tous de plus en plus douteux... Quel comportement adopter : acquiescer mondainement ou éclater de rire ? « Extasis » ménage un dispositif de crise pour le spectateur, qui, probablement peu au fait de l'histoire polonaise, ne saura plus qui croire du contexte (on est dans un centre d'art tout de même) ou des archives gênantes de Klassenberg. Il faut s'arrêter là pour comprendre déjà le formidable travail sur le régime du vrai que dirige Katarzyna Kalwat. Peut-on encore participer à un rituel d'art évidé de tout intérêt si le contenant nous y engage ? Une réflexion que « Generation After » évitera sans encombre tant la programmation qu'aura promise le Nowy est risquée et audacieuse.

Generation After #3,
Varsovie (Pologne), 28-30 mars 2019

LES TRANSGRESSIONS

Festival des arts mélangés de Méditerranée
4^e édition / Du 8 au 18 avril

France / Liban / Grèce
 **Opéra / Création**
**LA PASSION
D'ENKIDU**
(Gilgamesh Épopée)
Zad Moultaqa / Ensemble Mezweij
Lundi 8 avril 20h
Rencontre après spectacle



Maroc
 **Danse / Création**
BOTERO EN ORIENT
Taoufiq Izeddou / Anania Danses
Vendredi 12 avril 20h
Rencontre après spectacle



France / Liban
**Musiques orientales,
rock, électro**
**BACHAR
MAR-KHALIFÉ**
The Water Wheel
Mardi 16 avril 20h



Syrie
Théâtre / Création
**CHRONIQUES
D'UNE VILLE QU'ON
CROIT CONNAÎTRE**
Wael Kadour / Mohamad Al Rashi
Mercredi 10 avril 20h
> spectacle en arabe surtitré
Rencontre après spectacle

France / Syrie
Théâtre / Création
Ô TOI QUE J'AIME
Fida Mohissen / Gilgamesh Théâtre
Dimanche 14 avril 16h
Rencontre après spectacle

France / Tunisie
Danse 
**MANTA
+ BNETT WASLA**
Héla Fattoumi et Éric Lamoureux
Jeudi 18 avril 20h
Rencontre après spectacle

Théâtre
Jean
Vilar
Ville
de Vitry
sur Seine

 Navettes AR au départ de Châtelet sur réservation
1 place Jean-Vilar – 94400 Vitry-sur-Seine
01 55 53 10 60 / theatrejeanvilar.com

rfi un événement
Télérama